



Éditorial

Dans son homélie le jour de la Pentecôte, le pape François nous invite à nous laisser guider par l'Esprit Saint :

*« Nous avons surtout besoin de l'Esprit, c'est lui qui met de l'ordre dans la frénésie. Il est paix dans l'inquiétude, confiance dans le découragement, joie dans la tristesse, jeunesse dans la vieillesse, courage dans l'épreuve. C'est Celui qui, entre les courants tempétueux de la vie, fixe l'ancre de l'espérance. C'est l'Esprit qui, comme le dit aujourd'hui saint Paul, nous interdit de retomber dans la peur parce qu'il nous fait sentir enfants aimés (cf Rm 8,15). C'est le Consolateur qui nous transmet la tendresse de Dieu. Sans l'Esprit, la vie chrétienne s'effiloche, elle est privée de l'amour qui unit tout. Sans l'Esprit, Jésus demeure un personnage du passé, avec l'Esprit il est une personne vivante aujourd'hui; sans l'Esprit l'écriture est lettre morte, avec l'Esprit elle est parole de vie. **Un christianisme sans Esprit est un moralisme sans joie. Avec l'Esprit il est vie.***

L'Esprit Saint doit guider nos vies comme il a guidé la vie des époux Martin canonisés depuis peu. Le père et la mère de la petite Thérèse ont beaucoup à nous dire. Sans leur fille, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Louis et Zélie Martin seraient-ils connus? Sans doute pas. Ils feraient partie de ces saints anonymes qui peuplent le paradis de Dieu dont le parcours magnifique sur cette terre ne nous sera révélé que là-haut. Mais sans leur exemple la spiritualité de Thérèse aurait-elle pris jour? Leur vie s'est insérée dans une époque marquée par ses circonstances historiques, ses conventions sociales différentes des nôtres, une approche religieuse qui peut paraître austère. Ce qui ne date pas, c'est la fraîcheur lumineuse de leur foi. Dans ce numéro, nous nous attacherons plus particulièrement à la figure de Zélie Martin réservant pour le prochain numéro d'approfondir celle de Louis Martin.

Marie est présente dans tant de sanctuaires de notre beau pays! Nous nous rendrons cette fois dans celui édifié sur la terre de Lorraine, à Sion. Avec Notre-Dame de Sion, c'est toute l'histoire de cette province qui revit.

L'Esprit Saint n'a pas pu ne pas accompagner le Cardinal Sarah dans l'écriture de son dernier livre : « Le soir approche et le jour baisse ». Il

s'interroge et nous interroge sur la crise qui secoue l'occident. Notre monde contemporain a oublié ses origines et vit sans espérance car sans Dieu. Nous retiendrons de son analyse de larges extraits relatifs à la crise de la foi.

Quand la cathédrale Notre Dame de Paris s'est trouvée incendiée, des soirées de prière place saint Michel et des processions ont été organisées. Un peu par hasard, la statue de Notre-Dame de France en a été le centre car le groupe de jeunes qui avait pris cette initiative cherchait une statue de Marie et celle de Notre Dame de France s'est trouvée sur leur route. Ce fut une grande joie de la voir animer ces soirées.

Pourquoi cette prière ? Pourquoi le besoin de se tourner vers Dieu quand s'effondrent les voûtes témoins de la foi de nos ancêtres et des grandes heures de notre histoire. Une question se pose à nous croyants : Qu'en est-il actuellement de notre foi ? A-t-elle l'ardeur qui a animé nos aïeux ou semble-t-elle s'effondrer à l'instar de ces pierres disloquées ? la supplication qui est montée vers Dieu n'était-elle pas là pour dire : « Cette cathédrale est mutilée mais la foi de la France n'a pas disparu, nous en témoignons. Nous sommes le petit nombre qui se souvient de son passé. Au-delà de la beauté du monument, Notre Dame de Paris est le symbole d'une histoire vécue sous le regard de Dieu. Elle ne saurait mourir. »

L'histoire de notre pays est entre les mains des hommes mais aussi et surtout, si on le prie avec le cœur confiant de l'enfant envers son Père, dans les mains de Dieu.

Notre Dame de France, grand doit être votre désir d'être priée pour que renaisse la foi solide et intrépide de ceux qui nous ont précédés !

Notre Dame de France, permettez que des grâces nombreuses nous soient données pour que, de village en village, de ville en ville, cette grande prière s'allume partout en France !

AVE MARIA

Mère bien-aimée,

Vous êtes notre Mère : deux mots qu'il nous est doux de rappeler, qui nous attirent comme un aimant. Les litanies qui vous sont consacrées louent tous vos mérites et vos titres de gloire mais par ces deux mots nous Vous sentons si proche de nous.

Notre Mère, car Vous intercédez pour nous,

Notre Mère, car Vous prenez soin de nous,

Vous intercédez pour nous

Vous nous avez été donnée à la Croix, au moment où se jouait le destin du monde, à ce moment-là et pas à un autre.

Vous auriez pu intervenir à tant de moments dans la vie publique de votre Fils. N'étiez-vous pas la première dans la foi ayant, par votre fiat à l'Annonciation, scellé votre alliance avec Dieu. N'avez-vous pas été, par votre Immaculée Conception, la première rachetée par la Croix de votre Fils? A Cana, Vous êtes intervenu avec tant de discrétion qu'il nous paraît presque étonnant que les quelques paroles que vous avez prononcées aient pu être retenues.

Il n'était pas de la volonté de Dieu que vous soyez seulement un disciple privilégié de votre Fils.

Il vous destinait à un rôle surnaturel destiné à durer pour les siècles et pour l'éternité.

A la Croix, dans l'ultime souffrance, au moment de traverser le tunnel obscur de la mort avant de naître dans la lumière de la Résurrection, Jésus Vous a donné à nous en quelques mots : « *Mère, voici ton Fils.* » Vous avez acquiescé en silence. C'est à ce moment-là que votre rôle aux côtés de votre fils pour la Rédemption du genre humain a pris toute son ampleur.

Jésus Vous donnait à nous comme Mère parce qu'Il voulait achever son œuvre de salut avec Vous, en Vous, par Vous. Vous étiez Mère de Dieu et cela vous le saviez depuis l'Annonciation, Vous deveniez Mère des hommes.

Saint Louis Marie Grignon de Montfort affirme : « *Nous avons besoin d'un médiateur auprès du médiateur même et la divine Marie est celle la*

plus capable de remplir cet office charitable... Selon saint Bernard et saint Bonaventure, nous avons trois degrés pour aller à Dieu, le premier qui est proche de nous et le plus conforme à notre capacité est Marie ; le second est Jésus-Christ, et le troisième est Dieu le Père. Pour aller à Jésus, il faut aller à Marie, c'est notre médiatrice d'intercession ; pour aller au Père éternel il faut aller à Jésus, c'est notre médiateur d'intercession. »

En disant *l'Ave Maria*, nous vous demandons de « priez pour nous, pauvres pécheurs », confiants en votre puissance d'intercession.

Vous prenez soin de nous

Notre vie est jalonnée de croix, de souffrances, celles que nous vivons, celles que nous découvrons par les médias et qui pèsent sur des épaules innocentes. Nous avons besoin de Vous dans toutes les heures de notre vie mais plus encore quand les obstacles paraissent insurmontables. Et pourtant Vous êtes Notre Dame de la Joie autant que Notre Dame des Douleurs. La Croix est sanglante mais déjà se profile l'aurore du jour nouveau et Vous nous l'annoncez.

Votre foi fut lumineuse : Nous nous tournons vers Vous pour soutenir la nôtre, la crise de la foi qui secoue notre monde ne peut pas ne pas nous atteindre et seule vous pouvez rendre la nôtre inébranlable.

Quels conseils nous donnerez vous, Mère de notre âme, pour qu'elle soit vraie, victorieuse, intrépide, bravant tous les obstacles ? Ne faut-il pas :

- Vivre de notre foi dès aujourd'hui. N'attendons pas de franchir le seuil de l'éternité pour avoir la foi, ce sera trop tard. C'est maintenant que nous devons accueillir ce don, l'augmenter et pour que, de grâce en grâce, il s'affermisse : N'est-ce pas faire grandir Jésus en nous, mettre Dieu dans nos âmes chaque jour un peu plus ?

- Utiliser le trésor de l'instant présent.

- Unir dans la foi nos souffrances à celles de votre Fils pour les présenter au Père pour la Rédemption du monde

Si nous vivons de cette foi simple et confiante, le coeur de Jésus ouvert par la lance sera le refuge qui nous attend. La vraie foi, celle que Vous saurez nous insuffler, accomplira des miracles.

Saint Louis-Marie Grignon de Montfort nous aide à conclure : « *Il est difficile de persévérer dans la justice à cause de la corruption étrange du*

*monde. Le monde est maintenant si corrompu qu'il est comme nécessaire que les coeurs religieux en soient souillés, sinon par la boue, du moins par sa poussière ; en sorte que c'est **une espèce de miracle** quand une personne demeure ferme au milieu de ce torrent impétueux, sans être entraînée au milieu de cette mer orageuse, sans en être submergée ou pillée par les pirates et corsaires, au milieu de cet air empesté, sans en être endommagée ; c'est la Vierge uniquement fidèle dans laquelle le serpent n'a jamais eu part **qui fait ce miracle** à l'égard de ceux et celles qui l'aiment de la belle manière. »*

C'est bien par **le miracle de la foi retrouvée** que notre France qui se précipite un peu plus chaque jour dans le gouffre de l'athéisme, qui succombe à la séduction des idoles du pouvoir et de l'argent, sera sauvée.

Le cardinal Sarah, citant le Père de Lubac, nous rappelle : « *qu'il appartiendra au chrétien de sauver certaines valeurs, la douceur et la bonté, la délicatesse envers les petits, la pitié - oui, la pitié - envers ceux qui souffrent, le refus des moyens pervers, la défense des opprimés, le dévouement obscur, la résistance au mensonge, le courage d'appeler le mal par son nom, l'amour de la justice, l'esprit de paix et de concorde, l'ouverture du cœur, la pensée du Ciel, voilà ce que l'héroïsme chrétien sauvera.* » Ces lignes datent de 1942 ; aujourd'hui, ces valeurs qui sont simplement le bien précieux de l'humanité sont en péril.

Nous avons besoin de Vous

Vous êtes toute proche et Vous nous emmenez si loin.

Vous êtes si noble et notre misère ne nous effraie pas.

Vous êtes toute pure et notre péché ne Vous détourne pas de nous.

Nous attendons de Vous des miracles, une multitude de petits miracles ignorés, accomplis dans le secret des cœurs, des rencontres que vous aurez su susciter des hommes et des femmes avec leur Dieu. **L'avenir est dans vos mains mais il faut Vous prier.**

Au désordre et à la violence permettez que succèdent l'harmonie et la paix pour que la gloire de Votre Fils éclate !

Ave Maria
Françoise Fricoteaux

La vie de la Confrérie

Pour que Marie soit dans tous les foyers
et qu'Elle puisse être pèlerine

Pour toutes commandes de statues ou icônes (Il existe des statues de 40 cm et de 92 cm et des icônes de la Gouvernante de différentes tailles) et tous renseignements sur l'envoi des Vierges Pèlerines dans le monde (le coût d'envoi d'une statue pour le monde, port compris, est de 260 euros)

Contactez : **Secrétariat de Notre-Dame de France**
11 rue des Ursulines – 93203 Saint-Denis

Ou encore : **Catherine Langlois**
38 rue Charmille – 33400 Talence
Tél. : 05 56 80 54 11

Si vous désirez faire partie du chapelet perpétuel ou organiser un groupe de prière, vous associer à un groupe déjà constitué,

Contactez : **Véronique Bourillon : Tél. : 01 39 43 85 65**

**Si vous désirez vous investir
dans le pèlerinage des Vierges en France,**
Contactez : **Mme Wahl : Tél. : 06 58 27 33 03**

Notre site internet

<http://www.notre-dame-de-france.com>

Abonnements à notre revue

Nous vous remercions lors du renouvellement de votre abonnement, de ventiler le montant de votre chèque en précisant au dos du chèque ou dans le courrier d'accompagnement : cotisation à la Confrérie 10 euros, abonnement au journal 10 euros.

Si vous pouvez participer à l'abonnement pour un bulletin gratuit d'un prêtre ou d'une communauté religieuse, nous vous en remercions.

Reçus fiscaux

Notre confrérie est maintenant habilitée à délivrer des reçus fiscaux. Le montant des dons devient ainsi déductible des impôts. Ces reçus sont adressés régulièrement aux intéressés (Le montant des abonnements et cotisations quant à eux ne peuvent bénéficier de cette déduction.)

La vie sur le site à Baillet-en-France

- L'oratoire de Notre-Dame de France est ouvert 24 heures sur 24.
- Les horaires pour la prière sont les suivants :
 - Chapelet commenté le mardi après-midi à 15 heures 30.
 - Un chemin de croix est prié le vendredi à 20 heures 30.
 - Prière du rosaire le samedi à 15 heures et chapelet le soir.
- Chaque dernier lundi du mois, le père Jacquesson, chapelain du site, célèbre la messe.

Pour tout renseignement relatif au site et à ses activités,

Contacteur : **Merkos Domain**
Tél. : 06 50 11 30 68

Sainte Zélie Martin

D'après :

- « *Louis et Zélie Martin, une sainteté pour tous les temps* »
de William Jean Clapier (éditions Arpège)
- « *L'histoire extraordinaire de la famille Martin,
la famille de Thérèse de Lisieux* »
du Père Stéphane Joseph Piat (éditions Pierre Téqui)
- « *Mes saints parents Louis et Zélie Martin* »
de Céline Martin (éditions du Cerf)

Dans son autobiographie, Thérèse de l'Enfant Jésus introduit ainsi l'histoire de sa vie : « La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus... C'est Lui qui l'a fait naître en une terre sainte et comme tout imprégnée d'un parfum virginal. C'est Lui qui l'a fait précéder de huit lys éclatants de blancheur. » L'ambiance du foyer de Zélie et Louis Martin façonnera la vie mystique de Thérèse et sans doute « la petite voie » qu'elle nous enseigne est tout imprégnée de l'atmosphère qui a présidé à son enfance et son adolescence. Deux saints l'ont guidée ses pas sur le chemin de la sainteté. Zélie et Louis Martin, un couple tout à la fois hors normes et pourtant très banal en apparence.



Nous nous attacherons plus particulièrement à la figure de Zélie Martin, l'épouse heureuse et aimante, la mère joyeuse et attentive à l'éducation de ses nombreux enfants, la femme courageuse face aux tâches multiples qu'occasionnaient son foyer et son métier de dentellière, toute

abandonnée à la volonté de Dieu tant dans le bonheur qu'aux heures sombres de la maladie et du deuil.

La vie d'adolescente et de jeune fille de Zélie

Isidore, le père de Zélie Marin naquit en 1789 de Pierre-Marie Guérin et de Marguerite Dupont à Saint Martin l'Aiguillon, une petite commune rurale de l'Orne. Son frère Marin-Guillaume, prêtre, marqua profondément la mémoire de la famille Guérin. Refusant de prêter le serment constitutionnel, il fut fait prisonnier, déporté à l'île de Ré. Libéré, il fut un prêtre zélé à l'action impressionnante.

Quoiqu'issu d'un milieu rural, le futur père de Zélie, Isidore, décide d'opter pour la carrière militaire ; il s'engage dans l'armée et participe aux grandes campagnes napoléoniennes, l'Allemagne et Wagram, le Portugal, l'Espagne. Blessé, il intègre alors la gendarmerie à pied puis à cheval. Il rencontre à saint Denis-sur-Sarthon, Louise-Jeanne Macé qu'il épouse ; trois enfants naîtront de son union : Marie-louise, Azélie-Marie que nous connaissons sous le nom de Zélie le 23 décembre 1831 et Isidore. Zélie est baptisée par le père Hubert dans l'église de Saint Denis sur Sarthon le 24 décembre. Le foyer s'établit d'abord à Gandelain au nord-ouest d'Alençon jusqu'à la retraite d'Isidore puis en 1843 fait l'acquisition d'une maison au 34 de la rue Saint Blaise.

Le petit débit de boissons qu'ils ont ouvert au rez-de-chaussée de la maison périclite car Louise Guérin, moralisatrice, admoneste trop facilement ses clients ; il est fermé et le budget familial connaîtra des conditions difficiles jusqu'à ce qu'Elise et Zélie y contribuent par leur travail.

Quand les enfants arrivent rue saint Blaise, Elise est âgée de quinze ans, Zélie de treize ans et Isidore de trois ans. Zélie reçoit peu d'affection et de tendresse. Austère et sévère, madame Guérin a une main rigide et préfère ses deux autres enfants à Zélie. Celle-ci écrira à son frère : « Mon enfance, ma jeunesse ont été tristes comme un linceul. Car si ma mère te gâtait, pour moi, elle était trop sévère. Elle, pourtant si bonne, ne savait pas me prendre aussi j'ai beaucoup souffert du cœur. » Elle est d'un état plutôt maladif, presque continuellement malade entre sept et douze ans. Elle fréquente le pensionnat de l'Adoration perpétuelle des religieuses des Sacrés Cœurs de Picpus et savoure le climat spirituel : « Pouvoir



prier et étudier à son aise, c'est presque le Paradis. » Elle y acquiert un goût certain pour l'écriture.

Aux alentours de l'année 1850, elle a dix neuf ans, Zélie qui a tourné vers Dieu sa puissance d'aimer, exprime son désir d'être religieuse. Elle veut vouer sa vie aux malades et aux déshérités. Avec sa mère, elle rencontre la supérieure des filles de la Charité qui accueillent les malades hospitalisés à l'hôtel-Dieu d'Alençon; celle-ci pressentant que ce n'est pas la volonté divine lui oppose un refus. C'est pour Zélie sans doute une amère désillusion. Sa sœur Elise rentrera chez les moniales de la Visitation du Mans sous le nom de sœur Marie-Dosithée.

Elle accepte cet échec comme une expression de la volonté de Dieu et fait cette prière : *« Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne d'être votre épouse comme sœur, j'entrerai dans l'état du mariage pour accomplir votre volonté sainte. Alors, je vous en prie, donnez-moi beaucoup d'enfants et qu'ils vous soient tous consacrés. »*

A l'approche de ses vingt ans, elle assure déjà une activité de couturière pour subvenir aux besoins du foyer. Elle s'oriente vers la confection de la dentelle qui a fait le renom de la ville et dont elle a déjà appris les rudiments lors de ses études et s'inscrit à l'école dentellière pour se perfectionner.

Elle se met d'abord au service d'une maison de la place puis elle choisit de s'établir à son compte car dans sa chambre, le 8 décembre 1851, en la fête de l'Immaculée Conception, elle entend une voix intérieure lui dire : *« Fais faire du point d'Alençon »* (et non pas « fais du point d'Alençon »). Elle met d'autres ouvrières à son service et se réserve l'assemblage des différents morceaux, son travail, celui de l'assembleuse, étant de rendre invisible le raccord. Sa sœur l'encourage. En 1853, elle devient sur les actes de l'état civil « fabricante de point d'Alençon ». Elle a l'initiative de traiter



avec la clientèle, de grouper des commandes, de procurer aux ouvrières à domicile le matériel nécessaire, d'assurer l'écoulement lucratif. Elise la seconde et accompagnée de son père, va jusqu'à Paris se mettre en rapport avec les maisons de vente. Elle aime ce travail de virtuose qu'elle réalise : « Je ne me plais guère qu'à ma fenêtre à assembler mon point d'Alençon. » A partir de 1853, un atelier est ouvert rue saint Blaise où les ouvrières sont reçues chaque jeudi pour la répartition du travail ; puis, à la perspective du départ de sa sœur pour le couvent, elle travaille pour la maison Pigache et à l'exposition industrielle d'Alençon de 1858, il est reconnu « la direction intelligente de mademoiselle Zélie Guérin chargée à Alençon des intérêts de la maison Pigache. » Elle reprendra l'autonomie de son entreprise quand son mari assurera les relations avec sa clientèle.

A la veille de sa rencontre avec Louis Martin, comment se présente Zélie ?

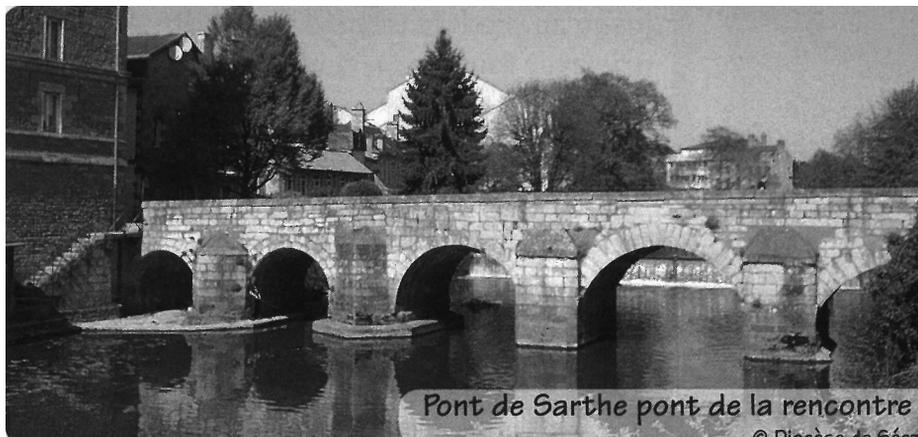
Elle a un physique agréable, d'une taille un peu en-dessous de la moyenne, un joli visage, des cheveux bruns, des yeux noirs pétillants, un nez long et harmonieux. Elle est une femme de caractère, généreuse à l'ouvrage, sans complexe, avec un haut sens moral ; elle brosse ainsi à son frère le portrait de la femme-épouse idéale : « Tu sais tout ce qui brille n'est pas or ; le principal est de chercher une bonne femme d'intérieur qui n'ait pas peur de se salir les mains au travail, qui n'aime la toilette que comme il faut l'aimer, qui sache élever ses enfants dans le travail et la piété. » Elle est très active par tempérament : « Si je me voyais plusieurs mois dans l'inaction, je ne sais ce que je deviendrais ; ce serait au-dessus de mes forces. » Elle est vive, enthousiaste, pleine de tact, de délicatesse et d'affection pour son entourage, d'une foi intrépide.

Le mariage de Louis et Zélie

L'événement décisif est la rencontre sur le pont saint Léonard de Louis et de Zélie; elle croise un jeune homme dont la noble physionomie, l'allure réservée, la tenue pleine de dignité l'impressionnent; au même moment une voix intérieure lui murmure en secret : « *C'est celui-là que j'ai préparé pour toi.* » L'identité du passant lui fut bientôt révélée et le 13 juillet 1858, trois mois exactement après leur rencontre, à minuit, horaire qui n'était pas rare au XIX^{ème} siècle par souci de sobriété mondaine, Louis et Zélie s'unissent dans l'église Notre Dame d'Alençon. L'abbé Hurel reçoit leur consentement.

Pendant les dix premiers mois de leur mariage, ils vont vivre une vie de parfaite continence. Si Louis est instruit des réalités de l'union des corps et de la transmission de la vie, il n'en n'est pas de même pour Zélie qui n'a aucune connaissance des modalités physiques de la conception. Elle éprouve un vrai choc psychologique; dans son éducation, le sujet a dû être soigneusement évité voire banni de toute discussion. En présence de sa sœur, devenue en religion Marie-Dosithée, elle reconnaît « avoir pleuré toutes les larmes plus qu'elle n'a jamais pleuré dans sa vie et qu'elle ne pleurera jamais ». En face de son émoi, il lui propose de vivre comme frère et sœur; elle accepte volontiers et en même temps, c'est un renoncement à la maternité.

Après dix mois de vie commune, grâce à l'intervention d'un confesseur, leur conception du mariage s'élargit et ils deviennent parents le 22



février 1860. De 1860 à 1873 neuf enfants naissent à leur foyer dont cinq seulement survivront.

Cinq années de bonheur s'ouvrent pour eux :

En 1860, c'est la naissance de Marie qui restera pour son père « la bien-aimée ». Baptisée le lendemain de sa naissance, le père, radieux, dit au prêtre : « C'est la première fois que vous me voyez pour un baptême. Ce n'est pas la dernière. » Surnommée par son père « le diamant » ou « la bohémienne », elle a une personnalité un peu mystérieuse, elle est intuitive, perspicace, indépendante.



Pauline naît en 1861. Elle est celle qui physiquement et moralement, se rapproche le plus de sa mère. Une grande intimité les unit. Son père l'appelle « perle fine ».

Puis en 1863, Léonie, la « bonne Léonie » ou la « pauvre Léonie » voit le jour. C'est une blondinette aux yeux bleus, très frêle de constitution. « Cette pauvre enfant me donne de l'inquiétude car elle a un caractère indiscipliné et une intelligence peu développée. »

En 1864, une nouvelle naissance survient en la personne d'Hélène. Zélie ne peut la nourrir et se résout à la mettre en nourrice : « Ma petite Hélène, quand donc aurai-je le bonheur de la posséder entièrement ? Elle a de nombreuses qualités de charme physique, d'intelligence, de douceur. » Tout est bonheur. Seule la santé de Léonie met une ombre, battements de coeur anormaux, douleurs intestinales aiguës et semble empirer. Pour obtenir la guérison de sa fille, Louis fait un pèlerinage à Notre Dame de Séez, à vingt et un kilomètres d'Alençon. Soeur Marie-Dosithée fait une neuvaine de prière. Léonie guérit.

En avril 1865, la santé de Zélie est l'objet d'une première alerte. Dans une lettre à son frère Isidore, pharmacien, elle s'ouvre de son souci, une glande au sein lui cause de l'inquiétude : « Surtout quand elle me fait



souffrir, ce n'est pas devant une opération que je reculerai, non, j'y suis toute disposée. » On consulte des médecins puis plus personne n'évoque ensuite l'affection dont souffre Zélie et cela pendant onze ans.

Un premier deuil frappe la famille : le père de Louis, Pierre-François Martin, est frappé d'hémiplégie et agonise durant dix semaines. Zélie est bouleversée de cette dispari-

tion. « Je t'avoue la mort m'épouvante. Je viens de voir mon beau-père, il a les bras si raides et le visage si froid ! »

A six reprises en moins de cinq ans, entre 1865 et 1870, la mort touchera le foyer.

Le 20 septembre 1866, Zélie accouche de son premier garçon Joseph-Louis; il est confié à Rose Taillé qui sera aussi la nourrice de Thérèse : « Je reviens de voir mon petit Joseph. Oh ! le beau petit garçon, qu'il est grand et fort ! » Elle désire tant qu'il devienne prêtre et missionnaire et se voit confectionnant pour son ordination une aube en point d'Alençon. Mais il est atteint d'érysipèle : « Par la nuit la plus froide, malgré la neige et le verglas, » elle « traverse seule la forêt » pour aller voir son fils en très grand danger mais il se remet. Cependant il décède à cinq mois pour une raison inconnue.

Après ce grand malheur familial, la petite Hélène âgée de trois ans atteinte d'une otite voit son mal empirer puis, du jour au lendemain, voilà que l'oreille est parfaitement guérie : « Le mal allait toujours en s'aggravant; devant l'impuissance de tous, il me vint l'inspiration de m'adresser à mon petit Joseph qui était mort depuis cinq semaines. Je prends donc l'enfant et je lui fais faire une prière à son petit frère... C'est un grand bien d'avoir des petits anges au ciel mais il n'en est pas moins pénible pour la nature de les perdre, ce sont là les grandes peines de notre vie. »

L'année 1867 s'achève sur une heureuse note : la sixième naissance d'un deuxième garçon. Il naît le 19 décembre après un accouchement difficile et est confié à la même nourrice : « Mon petit Joseph n'est pas très robuste ; il a mauvaise mine ce qui me déplaît à l'excès. Une bronchite l'épuise jusqu'aux limites de ses forces. » Deux fois par jour, elle lui rend visite, le matin à cinq heures et le soir à huit heures. « Il n'a pas les membres plus gros qu'à trois mois. » L'enfant s'amaigrit, dépérit de jour en jour. « Je suis vraiment découragée, je n'ai même plus la force de le soigner. Cela arrache le cœur de voir un petit être tant souffrir. » Il meurt en août 1868. « Mon cher petit Joseph est mort ce matin. Il eut une nuit de cruelles souffrances, j'ai eu le cœur soulagé quand je l'ai vu rendre le dernier soupir. »

Le 3 septembre, monsieur Guérin, le père de Zélie, meurt. Il a tenu une grande place dans sa vie, installé dans une maison proche de la leur, puis ensuite définitivement à leur foyer : « Des premières alertes en juin mettent sa santé en péril, je suis constamment auprès de lui, je ne le quitte pour ainsi dire pas. Je lui donne tout ce que je peux imaginer de meilleur. » Il meurt à l'âge de soixante dix-neuf ans : « Ce matin, à cinq heures, notre père remettait son âme entre les mains de Dieu. A trois heures, il faisait encore le signe de Croix. Je désire que ma mort soit semblable à la sienne. Sa tombe sera tout près de celle de mes deux petits Joseph. » C'est pour Zélie un choc qui la laisse comme hébétée, figée sous la souffrance. « Samedi, je cherchais mon père partout ; jamais de ma vie, je n'avais ressenti de tels serremments de cœur. »

En 1869, le 28 avril naît Céline. Pendant sa grossesse, elle a été très angoissée. « Vous ne sauriez croire combien je suis effrayée de l'avenir au sujet de ce petit être que j'attends. Il me semble que le sort des deux derniers sera le sien. C'est pour moi un cauchemar continu. » Céline connaît trois nourrices successives. En mai 1870, elle reprendra sa fille car « la nourrice ne l'allaité presque plus. Elle lui donne une nourri-



Dentelle point d'Alençon fait par
Zélie Martin et matériel

© Diocèse de Sées



Travaux dentelle Mme Martin
© Diocèse de Sées

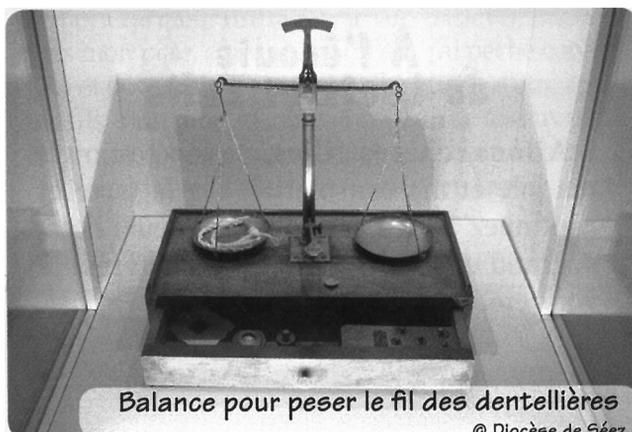
ture trop grossière ; elle lui fait bouillir du gros pain dans du lait. » Elle n'est pas plus grande qu'une enfant de six mois et ne parle presque pas. Louis la surnomme « l'intrépide ». C'est « un ange de bénédiction » sensible, intelligente, délicate.

Marie fait en juillet 1869 sa première communion : « Je suis très contente que Marie, malgré son jeune âge, ait fait sa première communion. J'ai passé au Mans les deux plus belles journées de ma vie, j'ai rarement ressenti autant de bonheur. »

Le 22 février 1870, la petite Hélène, âgée de cinq ans et demi, leur est ravie. Zélie attend un huitième enfant pour le mois d'août et s'active toujours à son commerce. Hélène a une petite fièvre apparemment sans gravité. « J'ai fait venir le médecin ; il m'a dit ne point trouver de maladie déclarée et qu'il ne voyait pas la nécessité de revenir, à moins d'aggravation. J'ai été assez aveuglée pour ne pas voir que la pauvre petite déclinaient sensiblement. » Puis sa santé se détériore à vue d'œil. Le docteur la voit alors en très grand danger. « Ses yeux étaient ternes ; il n'y avait plus de vie. Je me suis mise à pleurer. Elle ne faisait que me dire « ma pauvre petite mère qui a pleuré Au moment où je la soutenais, sa petite tête est tombée sur mon épaule, ses yeux se sont fermés puis cinq minutes après, elle n'existait plus. » Le choc est immense. « Nous l'avons offerte ensemble au bon Dieu. C'est moi qui l'ai mise dans le cercueil. J'ai cru que j'allais en mourir mais je ne voulais pas que d'autres la touchent. » Elle se fera longtemps grief d'une inattention coupable. « J'ai bien regretté mes deux garçons mais j'ai plus de chagrin encore pour la perte de celle-là. Je commençais à en jouir ; elle était si mignonne, si caressante. »

Une huitième grossesse est en route. La petite Marie-Mélanie Thérèse voit le jour le 16 août 1870. Elle est confiée à une nourrice qui

la sous-alimente. Zélie la reprend, la nourrit comme elle peut; elle meurt avant d'avoir atteint ses deux mois : « Ma petite Thérèse est morte aujourd'hui. je suis dans la désolation. Son agonie a commencé ce matin à 10 heures et demi. On ne peut se figurer ce



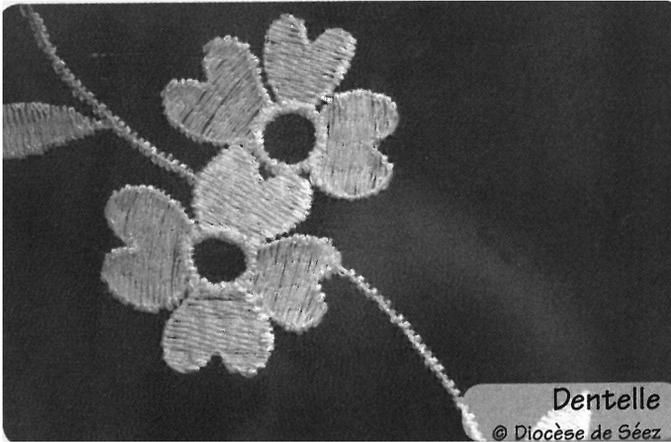
Balance pour peser le fil des dentellières

© Diocèse de Séez

qu'elle a souffert. A chaque nouveau deuil, il me semble toujours aimer l'enfant que je perds plus que les autres. Oh ! Je voudrais mourir aussi. Je suis tout à fait fatiguée depuis deux jours. Je n'ai pour ainsi dire rien mangé et j'ai été debout toute la nuit dans des angoisses mortelles et dire qu'on me l'a fait mourir de faim ! N'est-ce pas épouvantable ? » Mais son désir de maternité est le plus fort : « Je voudrais maintenant que le Bon Dieu m'en redonne une autre. Je ne désire pas un petit garçon mais une Thérèse qui lui ressemble. »

Alors que la petite Mélanie-Thérèse vient de mourir, en France, c'est la déroute militaire de Napoléon III; après Sedan, l'empereur est emmené prisonnier, c'est le début de la troisième république. A partir de novembre 1870, l'armée allemande se rapproche et Zélie écrit : « On a eu une fameuse alerte à Alençon. On attendait les prussiens le lendemain; la moitié de la population a déménagé, chacun cachait ses trésors. » Elle est inquiète aussi pour ses filles qui sont à l'école de la Visitation au Mans; finalement les prussiens se dirigent vers Paris.« On ne voit que tristesse et désolation, j'en ai le cœur brisé. » « Les pauvres malades meurent par milliers; rien qu'à l'hospice du Mans, on en enterre jusqu'à quatre vingts par jour et il y a des ambulances partout. »

Au début de l'année 1871, le conflit touche bientôt à sa fin; les troupes françaises battent en retraite. Alençon est investie : « Tous les habitants sont dans la consternation; nos pauvres mobiles sont allés se battre contre les prussiens qui étaient à une lieue de la ville. C'était une pitié de voir nos pauvres soldats les uns sans pieds, les autres sans mains; j'en ai vu dont le visage était ensanglanté. Est-ce raisonnable quand on a



si peu d'hommes à opposer à l'ennemi de les envoyer ainsi à la boucherie contre une armée comme celle que nous avons eue sous les yeux... les prussiens sont chez nous depuis lundi matin ; ils ont défilé devant la maison

jusqu'à une heure de l'après-midi. Ils sont au nombre de vingt cinq mille. On nous en impose neuf et nous n'avons pas eu à nous plaindre, ceux que nous avons ne sont pas méchants ni pillards, mais ils sont gourmands comme jamais je n'ai vu. Ils mangent tout sans pain ; ils ont apporté assez de viande pour nourrir trente personnes. On est en train de la leur faire cuire ». Tout le pays a été profondément troublé. Le 23 juillet 1873, l'Assemblée Nationale vote un décret pour la construction de la basilique du Sacré-Coeur de Montmartre. Un acte de Consécration au Sacré-Coeur sera récité, le 16 juin 1875, dans de nombreux diocèses.

Au printemps 1871, Zélie rentre dans sa quarantième année, un désir de maternité l'habite : « Moi qui ai perdu ma petite dernière, je serai si contente d'en avoir une autre mais, non, je n'en n'aurai plus ; inutile de le désirer. »

A l'été 1871, la famille Martin déménage après avoir vendu son fonds d'orfèvrerie et l'immeuble de la rue du Pont-Neuf. Ils s'installent au 42 rue saint-Blaise en face du château : au rez-de-chaussée : trois pièces qui communiquent : salle de réception, salle à manger, cuisine. Trois chambres à l'étage et une chambre et un grenier au second. Une petite cour, intérieure et un jardin avec une tonnelle, un poulailler.

Louis et Zélie vont alléger leur fardeau en unifiant leur vie professionnelle. Fin juillet 1871, Louis fait mettre une plaque avec l'inscription : « Louis Martin fabricant de point d'Alençon. » Jusqu'au décès de son épouse en 1877, il s'investit entièrement dans ce métier.

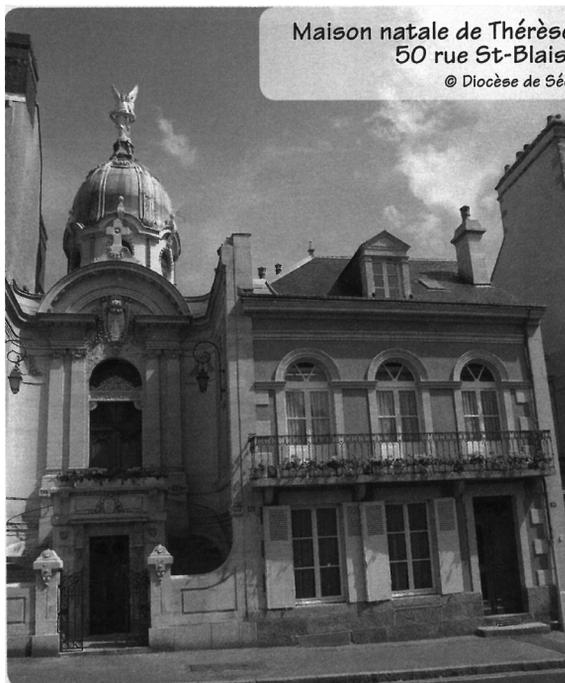
Le portrait moral de Zélie, la naissance de Thérèse

Dans ce couple, uni depuis treize ans, la concorde règne. Leurs personnalités ne sont pas semblables. Zélie est active, vive, débordante d'énergie. Louis est silencieux, discret d'un esprit assez dispersé, d'une grande sensibilité. Il sait écouter et est parfaitement désintéressé. Ils sont l'un et l'autre très courageux, toujours disponibles. Tous deux aiment la vie et se vouent une grande tendresse réciproque : « Je te suis en esprit toute la journée ; il me tarde bien d'être auprès de toi mon cher Louis, nous nous reverrons mercredi soir à 7 heures et demi. Que cela me paraît long ! Je t'embrasse comme je t'aime. »

Le courage de Zélie pendant toutes ces années ne se dément pas. Elle déclare aux moments de presse « être debout depuis quatre heures et demie du matin jusqu'à onze heures du soir. » « J'ai bien du mal avec ce maudit point d'Alençon qui met le comble à tous mes maux : je gagne un peu d'argent, c'est vrai, mais, mon Dieu, qu'il me coûte cher !... C'est au prix de ma vie car je crois qu'il abrège mes jours. Pourvu que j'arrive au Paradis avec mon cher Louis et que je les y voie tous bien mieux placés que moi. »

Les soucis pourtant la poursuivent : « Je suis bien tourmentée car l'ai pour six mille francs de commandes à livrer dans la première quinzaine de novembre et cela m'inquiète beaucoup. »

L'entreprise de dentelles codirigée par Louis et Zélie nécessite le concours d'ouvriers qualifiés. Zélie cultive au sein de son entreprise familiale un climat de concorde familiale. « Les ouvrières tenaient à maman ;



elles auraient bien eu de la peine de ne plus travailler pour elle. Toutes l'aimaient beaucoup. » Je m'en suis bien aperçue quand, dans sa dernière maladie, c'est moi qui les recevais. Elles pleuraient comme si maman eût été leur mère. » dira Pauline. Quand la maladie emporte Zélie vers la mort, une ouvrière la visite : « Dès qu'elle a entendu dire que j'étais malade, sans savoir au juste ce que j'avais, elle est venue me voir, il y a à peu près deux mois, je lui tout raconté et elle a fondu en larmes et m'a montré autant de sympathie que si elle eût été ma sœur. »

Elle constate : « Ce n'est pas toujours le gros gain qui assure l'attachement des domestiques ; il faut qu'ils sentent qu'on les aime. Il faut leur témoigner de la sympathie et ne pas être trop raide à leur égard. Il est vrai que je ne les traite pas moins bien que mes enfants. »

Une servante témoigne : « Pour elle, tout était bon, mais pour les autres, ce n'était pas la même chose. Combien de fois j'ai été chez des familles pauvres avec des pots-au-feu, des bouteilles de vin et des pièces de quarante sous et personne ne le savait que nous deux. »



Thérèse à Semallé
© Diocèse de Séz

C'est dans les affections familiales que Louis et Zélie déploient le plus d'empressement. Les grands-parents étaient de droit hôtes du foyer. Une grande intimité se vit avec la famille de Lisieux. A sa belle-sœur endeuillée, elle écrit : « J'ai le cœur aussi serré que lorsque j'ai perdu mes enfants. »

Thérèse se souviendra de la charité de sa mère : une petite communiant pauvre, préalablement habillée de neuf par madame Martin, participe à la fête de famille en s'asseyant à la table d'honneur au repas du soir.

Elle sut aussi protéger une petite fille que deux mégères exploitaient et affamaient. Le commissaire de police conclut : « Et puisque vous voulez bien vous occuper d'elle, moi aussi je m'en occuperai. Madame, je remets cette

petite sous votre protection. Il est si beau de faire le bien. »

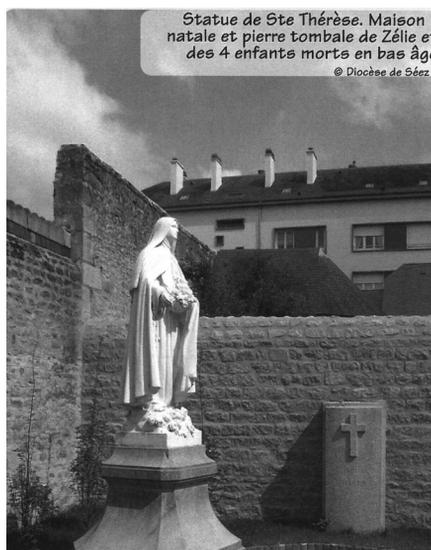
Elle rencontre un clochard, lui remet une aumône puis des souliers, ensuite lui sert un bon dîner ; elle lui donne quelques sous.« En un mot, il était joyeux comme un enfant. Tout en mangeant, il prenait ses souliers, il les regardait avec bonheur et leur souriait. » Elle n'eut de cesse que son mari le fit admettre aux incurables.

Toute l'existence de la famille est axée sur la vie paroissiale : la journée des parents commence par la messe de cinq heures trente à Saint Pierre de Montsort.

Le dimanche, c'est toute la maisonnée qui se rend à la grand-messe et aux vêpres. La participation au culte avec cette foi simple était vécue comme un fête chaleureuse. Le père effectuait des pèlerinages mais Zélie n'était pas tentée par les voyages : « Un seul pour lequel je me sentirais beaucoup d'attrait, celui de visiter la Terre sainte. ». Ils observent le dimanche strictement ; sauf cas de force majeure, on s'interdit tout voyage ou tout achat. Elle suit les prescriptions de l'Eglise avec une intransigeance presque farouche : « Plus que vingt et un jours mais vingt et un jours bien longs à passer car il faut jeûner. » Elle fréquentait le monastère des clarisses ; c'est là qu'elle venait au parloir confier ses épreuves et solliciter neuvaines et prières.

Pour distraire ses filles, elle laisse son aiguille : « Je me suis amusée comme un enfant au jeu de patience, j'ai payé mon enfantillage ; j'avais un envoi de dentelles très pressé. il a fallu rattraper le temps perdu et veiller jusqu'à une heure du matin. » « J'ai promis aux enfants de fêter la Sainte Catherine dimanche soir. Marie veut des beignets, les autres des gâteaux, d'autres des marrons ; moi je voudrais bien la paix. »

En 1872 s'annonce un nouveau bébé.« J'attends maintenant tous les jours, mon petit ange. Moi, j'aime les enfants à la folie, j'étais née pour en avoir mais il sera bientôt temps que cela finisse. J'aurai quarante et un ans le 23 de ce mois, c'est l'âge où l'on est grand-mère ! » « Pendant que je la portais, j'ai remarqué une chose qui ne m'était jamais arrivée pour



les autres enfants : lorsque je chantais, elle chantait avec moi. Je vous le confie à vous. Personne ne pourrait y croire. » Le jeudi 2 janvier 1873 naît Marie-Françoise Thérèse ; c'est sa nouvelle « petite Thérèse », la « petite fleur d'hiver ». La nouvelle à peine connue, on frappa à la porte : un petit garçon remit à l'adresse des parents un panier sur lequel était écrit ce billet : « Souris et grandis vite, Au bonheur tout t'invite, Tendres soins, tendre amour, Oui, souris à l'aurore, bouton qui vient d'éclore, Tu seras rose, un jour. » C'était une attention d'un père de famille que monsieur et madame Martin avaient sauvé de la misère.

Surviennent des difficultés d'allaitement puis des dérangements intestinaux. « Je me tourmente extrêmement au sujet de ma petite Thérèse ; je remarque les mêmes symptômes que chez mes autres enfants qui sont morts. Faudra-t-il encore perdre celle-là... Je suis si malheureuse depuis quinze jours que je n'ai de repos ni de jour ni de nuit. » La seule ressource pour sauver l'enfant est de la confier à une nourrice. « Je suis partie au point du jour vers la nourrice qui demeure à Semallé. J'avais la mort dans l'âme. » Elle revient avec la nourrice. On lui remet Thérèse. La nourrice hoche la tête, l'enfant lui semble condamnée : « Moi, je suis montée dans ma chambre, je me suis agenouillée aux pieds de saint Joseph et lui ai demandé en grâce que la petite guérisse. Je ne savais pas si je devais descendre, enfin je m'y suis décidée. Qu'est-ce que je vois ? L'enfant qui tétait de tout son cœur. Elle n'a lâché prise qu'à une heure de l'après-midi et est tombée comme morte sur sa nourrice. Nous étions cinq autour d'elle. Je sentais mon sang qui se glaçait. La petite n'avait aucun souffle apparent, un quart d'heure se passe, ma petite Thérèse ouvre les yeux et se met à sourire. »

Quelques semaines après la guérison de Thérèse, l'aînée, Marie, est atteinte de la typhoïde : « Cette nuit a été très mauvaise ; quand la fièvre la quitte, elle a une figure de morte. » Elle dépérit à vue d'œil. Louis part faire un pèlerinage à pied et à jeun pour obtenir la guérison de sa fille vers la Butte Chaumont à six lieues d'Alençon ; une semaine après, en mai 1873, la convalescence s'amorce. A Semallé dans le bocage normand, la petite Thérèse grandit « brunie par le soleil ; sa nourrice la brouette dans les champs, montée sur des faix d'herbes. » En avril 1874, Thérèse est de retour à Alençon. « Ma petite Thérèse marche seule depuis jeudi. Elle est douce et mignonne. Voilà le petit bébé qui vient me passer sa petite

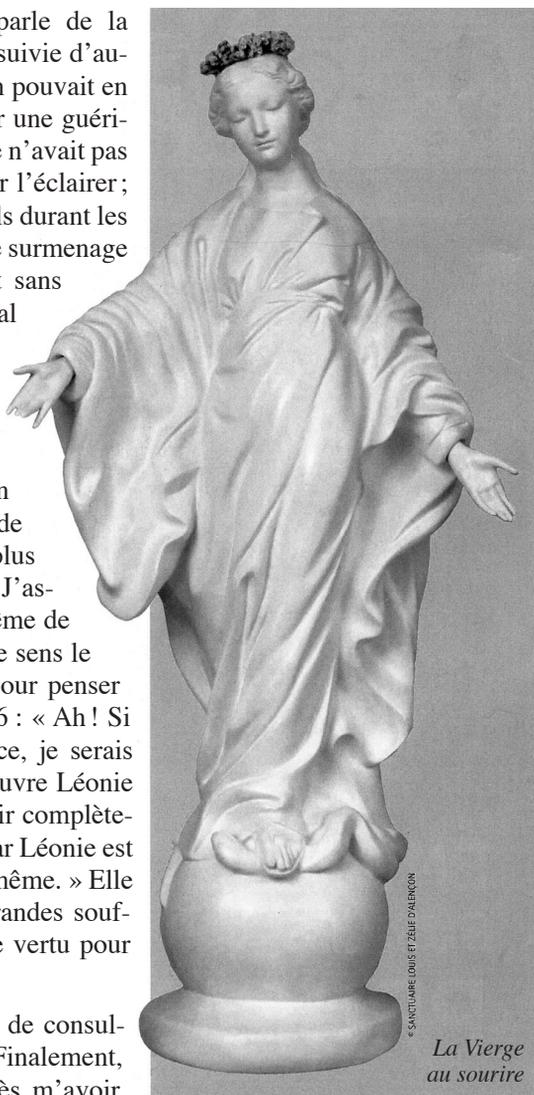
main sur la figure et m'embrasser. Cette pauvre petite ne veut point me quitter. »

Maladie et mort de Zélie

L'alerte de 1865 où Zélie parle de la glande qui la fait souffrir n'a été suivie d'aucune intervention chirurgicale ; on pouvait en opérant tôt à cette époque obtenir une guérison radicale mais son frère Isidore n'avait pas les connaissances suffisantes pour l'éclairer ; pendant onze ans, la série de deuils durant les années 1865-1870, aggravée par le surmenage de son activité commerciale ont sans doute accéléré la poursuite du mal qui sommeillait,

A l'été 1876, Zélie ne peut faire autrement que d'en parler mais ne mesure pas encore la gravité : « Ce ne le sera que bien plus tard quand il sera temps de mourir. » En fait il ne lui reste plus qu'une dizaine de mois à vivre. « J'aspire après le repos, je manque même de courage pour continuer la lutte. Je sens le besoin de me recueillir un peu pour penser à mon salut. » En novembre 1876 : « Ah ! Si j'étais délivrée de mon commerce, je serais dans le bonheur mais non, ma pauvre Léonie serait là pour m'empêcher de jouir complètement. » « Mon avenir m'effraie car Léonie est souvent revêche, repliée sur elle-même. » Elle a peur de la souffrance : « les grandes souffrances, non, je n'ai pas assez de vertu pour les désirer. »

En décembre 1876, elle vient de consulter un médecin d'Alençon : « Finalement, j'ai été chez le docteur qui, après m'avoir



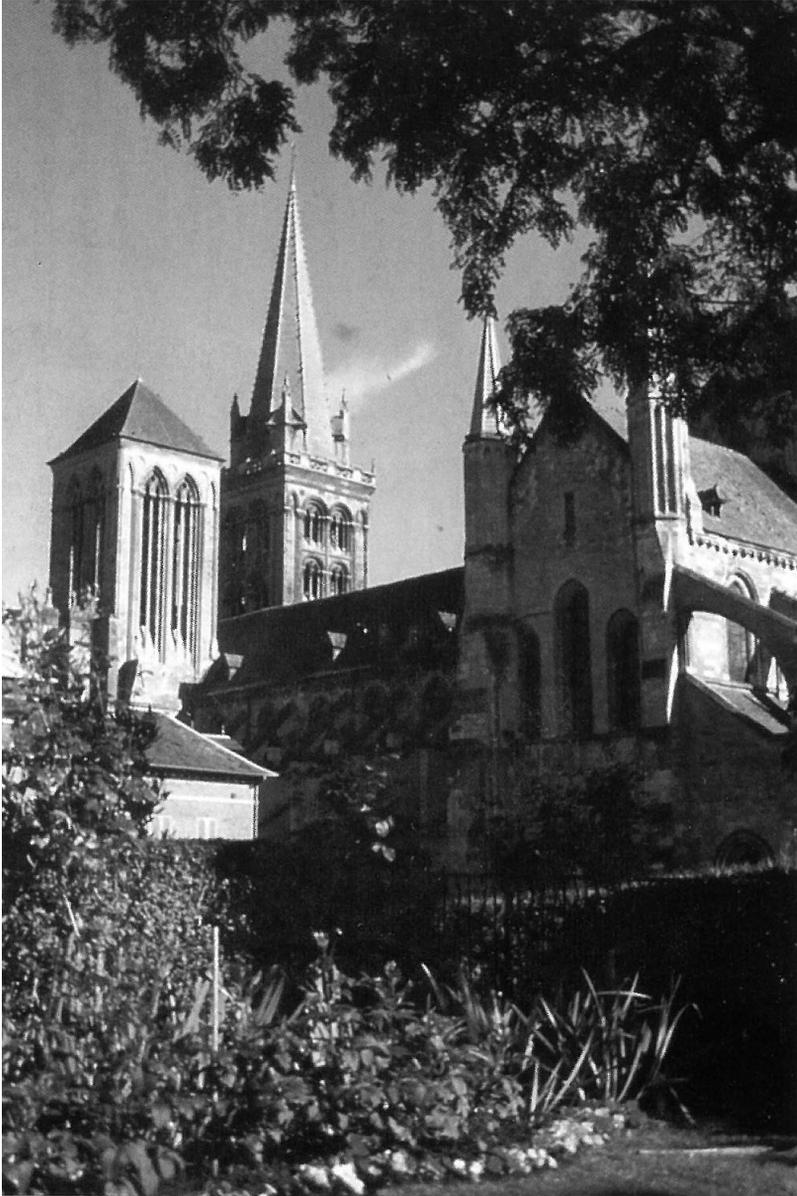
© SANCILLAME LOUIS ET ZÉLIE D'ALENÇON

*La Vierge
au sourire*

bien examinée, m'a dit : « Savez-vous que ce que vous avez là est d'une nature très grave ? » Quand elle lui demande s'il y a une chance sur cent, il lui répond évasivement. « Je lui sais bon gré de sa franchise, car je vais m'empresseur de liquider mes affaires pour ne pas laisser ma famille dans l'embarras. » Le mal est incurable. Zélie divulgue la nouvelle sauf à sa soeur visitandine elle-même très malade. « Je n'ai pu m'empêcher de dire tout chez nous. Je m'en repens à présent car c'était une scène de désolation ; je suis cependant loin de m'illusionner et j'ai peine à m'endormir le soir. » « Je ne souffre pas beaucoup, je voudrais bien que cela ne vous tourmente pas trop et que vous vous résigniez à la volonté de Dieu. S'il me trouvait bien utile sur cette terre, certainement, il ne permettrait pas que j'ai cette maladie. »

« Maintenant Marie est grande elle a un caractère très, très sérieux. Je suis sûre que, lorsque je ne serai plus là, elle fera une bonne maîtresse de maison. » Louis est effondré : « Mon mari ne peut se consoler ; il a laissé le plaisir de la pêche, monté ses lignes dans le grenier, ne veut plus aller au cercle vital. Il est comme anéanti. »

La sœur de Zélie, sœur Marie-Dosithée est usée par la tuberculose et elle lui confie ses intentions post-mortem. : « Je lui ai dit aussitôt que tu seras en Paradis, va trouver la Sainte Vierge et dis-lui : ma bonne Mère, vous avez joué un drôle de tour à ma sœur en lui donnant cette pauvre Léonie... Il faut que vous répariez la chose. » Le climat de la vie familiale reste serein malgré la généralisation du cancer. Sa soeur meurt en février et le deuil est difficile à assumer : « Je l'aimais tant cette pauvre sœur chérie ; je ne pouvais me passer d'elle. » Elle lui avait confié Léonie et en mars Léonie change radicalement de comportement : « Je crois avoir obtenu une grande grâce par les prières de ta tante. J'ai maintenant le cœur de Léonie aussi complètement qu'il m'est possible. Elle ne veut plus me quitter un instant, m'embrasse à m'étouffer, fait tout ce que je lui dis sans répliquer, travaille à côté de moi toute la journée. » Marie a en effet découvert et confié à Zélie les réprimandes et brimades physiques que Louise, la servante du foyer, faisait subir à Léonie. Dans la crainte « d'avoir le double », Léonie n'osait se plaindre. Le miracle de la transformation de Léonie a eu lieu et cela redonne à Zélie un nouveau désir de vivre : « J'ai confiance en Dieu, je lui demande maintenant la grâce de me laisser vivre. Si le bon Dieu veut me guérir, j'en serai très contente car, dans le fond, je désire vivre. »



Lisieux. Cathédrale.

Dans le mois qui précède son départ pour Lourdes ; elle règle ses dernières commandes : « Je commence à vivre de mes rentes. La plus grande crainte que j'aie est de ne pas jouir longtemps de cette retraite. » Le mal s'étend et fait des progrès de plus en plus rapides. Le 17 juin, avec ses filles aînées Marie, Pauline et Léonie, elle prend la direction de Lourdes où elle arrive exténuée. Elle est accablée de fatigue au point de ne « pas pouvoir prier » à la messe. Elle est si prostrée qu'elle n'a pu se rendre compte de rien. Deux heures avant de partir, elle retourne se plonger dans la piscine ; « J'y suis restée plus d'un quart d'heure, espérant toujours que la Sainte Vierge allait me guérir. » « Je ne me repens pas d'être allée à Lourdes... aujourd'hui je me mets en neuvaine et je ne lâcherai pas que je ne sois guérie ou morte. » Louis l'attend à la gare d'Alençon accompagné de Céline et Thérèse. il est heureux bien que très triste.

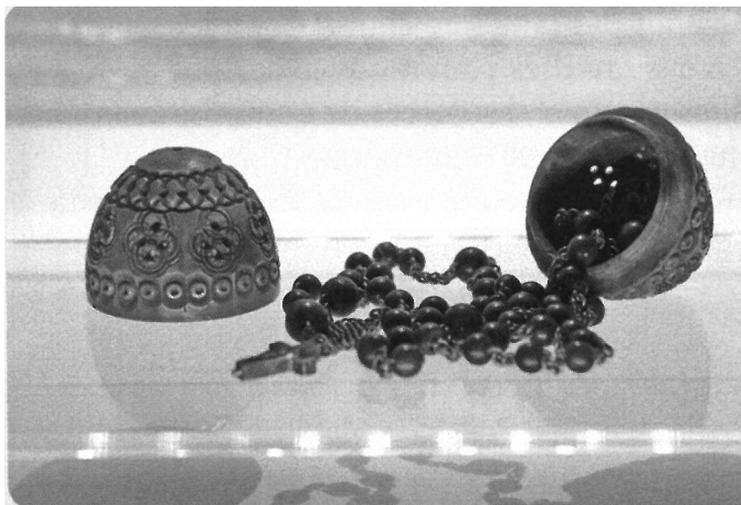
En ce début d'été, Zélie vit ses dernières semaines auprès des siens : « J'ai bien du mal à m'asseoir et à m'agenouiller ; à l'église, il fallait que je me retienne pour ne pas crier. » Le mal s'aggrave de jour en jour. « Je vous dirai franchement qu'un miracle me paraît maintenant fort douteux ; il faut absolument que je ne perde pas le peu de temps qui me reste à vivre. Ce sont des jours de salut qui ne reviendront plus. Demandez pour moi la résignation et la patience. » Fin juillet, elle souffre. La « femme forte » lutte en criant et gémissant. « Ce pauvre Louis, de temps en temps, me prenait dans ses bras comme une enfant. » « Il me semble qu'on pourrait faire quelque chose pour me soulager. Je viens de passer deux nuits bien cruelles. Si la sainte Vierge ne me guérit pas, c'est que mon temps est fait et que le Bon Dieu veut que je me repose ailleurs que sur la terre. » Les souffrances sont extrêmes, elle ne gémit plus, elle n'en a plus la force. Le 26 août, elle reçoit les derniers sacrements ainsi que le décrit Thérèse dans ses manuscrits : « La cérémonie touchante de l'extrême onction s'est aussi imprimée dans mon âme ; je revois encore la place où j'étais à côté de Céline. Nous étions toutes les cinq, par rang d'âge, et ce pauvre petit père était là aussi, sanglotant. » Le 28 août, à minuit, elle meurt. « Le lendemain de sa mort, j'allais souvent la regarder. Si vous saviez comme elle était belle ! On aurait dit qu'elle était morte à vingt ans. Il me semblait en la regardant qu'elle n'était pas morte mais plus vivante que jamais et je n'étais pas vraiment triste. Je sentais qu'elle n'était pas perdue, qu'elle me protégerait toujours. » Le 29 août, les funérailles sont célébrées en l'église Notre Dame d'Alençon. Le curé

de Montsort déclara qu'il y avait une sainte de plus dans le ciel. » L'inhumation se fit au cimetière d'Alençon.

C'est en 1957 qu'un procès informatif s'ouvrait à Sées en vue de la béatification de Zélie Martin, un procès semblable avait déjà été ouvert concernant Louis Martin en 1956. Le miracle attendu eut lieu le 29 juin 2002, à Milan : Un bébé qui était né avec une malformation pulmonaire le condamnant à mourir, recouvra instantanément la santé d'une façon définitive suite à la prière de ses parents à Louis et Zélie. Ils étaient béatifiés le 19 octobre 2008 en la cathédrale de Lisieux. Le 18 mars 2015, la guérison miraculeuse de la petite Carmen Pons attribuée à l'intercession de Louis et Zélie permit leur canonisation le 18 octobre 2015, lors du synode sur la famille.

En quelques mots, Céline Martin résumait la vie de sa mère : « Toujours active, toujours dévouée, toujours souriante, notre mère n'avait jamais l'air de faire quelque chose d'extraordinaire mais avec une simplicité et une humilité remarquable, elle se dépensait sans relâche pour les autres et vivait toujours pour le Bon Dieu. » Comme sa fille, Zélie a « divinisé l'ordinaire de la vie. »

Chapelet de Zélie acheté lors de son dernier pèlerinage à Lourdes



Notre-Dame de Sion

*Extraits : de « Notre-Dame de Toute la France »
de Jean Ladame (éditions France empire)
de « Notre-Dame en France, 52 pèlerinages »
de Anne Bernet (éditions du parvis)*

En la ville sainte de Jérusalem, la montagne de Sion était considérée comme le lieu sacré par excellence. C'est là, en effet qu'était établi le Temple. De loin, la colline apparaissait comme « une ville forte, là où pénètre la nation juste qui garde la fidélité » (Is. 26, 1-2). « C'est de Sion que vient la loi » (Is. 2,3) dit le prophète. « C'est en Sion qu'est le salut » (Is. 46,13). Et si un fils d'Israël en exil est assis auprès des fleuves de Babylone, il évoque Sion des larmes plein les yeux (cf. Ps.136, 1).

Malgré le parfum biblique de son nom, le vocable de la colline romaine est issu d'une origine beaucoup plus prosaïque. Selon l'étymologie, « Sion » vient d'un adjectif latin qui signifie « saintois » : ce terme désigne le pays et ses habitants.

N'empêche que pareille à la montagne de Jérusalem, la hauteur de Sion en Lorraine est « une colline inspirée », celle que Barrès a magnifiquement célébrée. : « *Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse... Il y a des lieux où souffle l'esprit. La Lorraine possède un de ces lieux inspirés. C'est la colline de Sion-Vaudémont, faible éminence sur une terre la plus usée de France, sorte d'autel dressé au milieu du plateau qui va des falaises champenoises jusqu'à la chaîne des Vosges... C'est un promontoire qui s'élève au milieu d'un océan de prosaïsme... Tous ceux qui ne subissent pas, qui défendent leurs sentiments et se rattachent aux choses éternelles subissent ici leur reposoir. C'est toujours ici le point spirituel de cette grave contrée ; c'est ici que sa vie normale se relie à la vie surnaturelle... Ici nous retrouvons l'allégresse de l'âme et son orientation vers le Ciel. »*

Est-il possible de mieux exprimer l'influence surnaturelle exercée au cours des âges par le sanctuaire de Sion ?



Sanctuaire de Notre Dame de Sion

Aux temps païens, la tribu gauloise des Leuques honorait Rosmerta, la déesse du négoce ; ensuite un temple à Mercure fut élevé par les romains. Le culte de Marie supplanta celui de l'idole. Une charte signale à la fin du XIème siècle l'église de Sion mais elle est sans doute plus ancienne. Vers la fin du XIème siècle, les comtes de Vaudémont, maison dont sortira celle des ducs de Lorraine, revendiquent l'honneur d'être les vassaux de la Reine du Ciel. Deux miracles vinrent accroître la renommée de la Vierge de la Colline.

La réapparition comme miraculeuse du comte Hugues de Vaudémont parti pour la seconde croisade avec Louis VII et disparu au combat contre les sarrasins. Passé pour mort, la comtesse Anne sa jeune épouse âgée de trente ans garda la conviction qu'il était en vie ce qui se révéla exact. Dix huit ans passèrent et il rentra au château échappé des geôles arabes.

Une demoiselle de Vaudémont très attachée au sanctuaire de Notre-Dame de Sion était venue y prier ; elle rentrait à cheval, le soir, traversant la forêt épaisse quand elle fut suivie par un seigneur des environs, de mauvaise réputation. Le cheval de celui-ci plus rapide allait la rejoindre ; elle se jeta dans l'abîme, là où la falaise était abrupte, implorant l'aide de Notre Dame de Sion et se retrouva saine et sauve cinq cents mètres en dessous ; le lieu est appelé depuis le saut de la Pucelle.

Le comte Henri III de Vaudémont construisit au XIVième siècle une église pour y placer une statue de la mère de Dieu allaitant son enfant qui fut couronnée et vêtue d'un manteau fourré d'hermine. Elle est ainsi suzeraine du comté.

Ferry de Rumigny institue la « confrérie des Chevaliers de Notre-Dame » qui regroupe trente trois dames et gentilshommes avec le bienfait d'un trêve de Marie, comparable à la trêve de Dieu. René II, après avoir invoqué Marie et fait broder une « annonce » sur son étendard défait sous les murs de Nancy Charles le téméraire.

Au XIème siècle, l'évêque de Toul, saint Gérard, à la suite d'une apparition de la Vierge, décida de doter son diocèse d'un sanctuaire propre à attirer les pèlerins ; des moines venant notamment d'Irlande répandirent la réputation de Notre Dame de Sion à travers l'Europe.

La réputation de sanctuaire se maintint jusqu'au XVI ième siècle au point que les troupes protestantes menées par le duc d'Orange qui dévastaient la Lorraine décidèrent de la raser mais à l'approche de la colline,



Notre-Dame de France N° 116



ils virent la Vierge en personne, rayonnante au-dessus de l'Eglise et s'enfuirent dans une grande panique.

Au XVII^{ème} siècle le duc Charles VI fonde à Sion une maison de religieux, des tertiaires de saint François, les tiercelins, gardiens du sanctuaire jusqu'à la Révolution. En 1669, Il déclare Notre Dame de Sion « souveraine de la couronne des ducs, des princes et des princesses et de tous les sujets et biens de la Lorraine. » puis il fait « donation et transport irrévocables de ses états à la Très Sainte Mère de Dieu. »

En 1749 est consacrée une nouvelle église mais à la Révolution, le sanctuaire est dépouillé et la statue brisée en mille morceaux. Après le concordat, une copie plus petite de la statue est réinstallée et les paysans des environs vinrent y prier; le pèlerinage garda une partie de son influence en souvenir du duché aboli dont Sion avait été le cœur. Il reprend après ces jours douloureux surtout à partir de 1854 où le choléra sévit.

En 1871, malgré l'occupation étrangère est inauguré le clocher surmonté de la vierge Marie de sept mètres de haut en signe de reconnaissance du dogme de l'Immaculée Conception. Les lorrains fidèles vécurent le rattachement à l'Allemagne de l'Alsace et d'une partie de

la Lorraine après le traité de Francfort comme un drame intolérable. Les quatre évêques de Lorraine appelèrent les fidèles à se réunir à Sion pour que ce lieu soit témoin de la violence qui leur était faite, en se proclamant catholiques et français toujours. L'évêque de Metz, désormais en territoire annexé, déposa une plaque de marbre portant une croix de Lorraine brisée avec l'inscription en patois : « Ce n'ame po tojo. » (Ce n'est pas pour toujours.) Les trente mille participants à la cérémonie y voyaient le signe d'une promesse. En 1920, devant une foule venue de la France entière, souvent composées d'anciens combattants, la brisure de la Croix de Lorraine fut couverte par Barrès d'une palme d'or évoquant celles de la légion d'honneur : sur la palme était écrit : « Ce n' ato me po tojo. » (Ce n'était pas pour toujours.) Le 8 septembre 1946, le général de Lattre vint remplacer l'ancienne croix de Lorraine par une autre portant l'inscription « *unis pour toujours* » rédigée encore en dialecte. Le goût des grands rassemblements patriotiques était passé et en 1973 pour le centenaire des cérémonies, il fut ajouté l'inscription « réconciliation » en français sous les précédentes. Furent inaugurés ensuite un monument de la paix et un autre à la gloire de l'Europe.



Le sanctuaire lui-même attirait alors moins de lorrains que des immigrants venus travailler dans les mines et la déperdition de la foi diminua la fréquentation du sanctuaire.

Si une part de l'âme religieuse a déserté l'endroit, Notre Dame de Sion apparaît toujours comme la Vierge qui réunit et rassemble tous les fils de Lorraine. Elle est le lien mystique qui fait se rejoindre le présent au passé. Marie a bien joué ici son rôle de suzeraine et le pays de ses loyaux vassaux de « la nation juste qui garde la fidélité. »

Cardinal Robert Sarah : *La crise de la foi*

*Extrait des entretiens du Cardinal Robert Sarah avec
Nicolas Diat « le soir approche
et déjà le jour baisse » (éditions Fayard)*

De ce magnifique livre dont nous retenons ici quelques extraits il cite largement le pape François, Benoît XVI et ses écrits alors qu'il était le cardinal Ratzinger.

*Rappel de la raison de ce livre :
Notre époque connaît-elle une crise de la foi ?*

Comme Pierre, le monde moderne a renié le Christ. L'homme contemporain a eu peur de Dieu, peur de se faire son disciple. Il a dit : « Je ne veux pas connaître Dieu ». Il a craint le regard des autres. On lui a demandé s'il connaissait le Christ et il a répondu : « Je ne connais pas cet homme. » Il a eu honte de lui-même ; et il a juré : « Dieu, je ne sais pas qui il est. » Nous avons voulu briller aux yeux du monde et, par trois fois, nous avons renié notre Dieu . Nous avons affirmé : je ne suis pas sûr de Lui, des évangiles, des dogmes, de la morale chrétienne. Nous avons eu honte des saints et des martyrs, nous avons rougi de Dieu, de son église et de sa liturgie, tremblé devant le monde et ses serviteurs. Alors qu'il venait de le trahir, Jésus regarda Pierre. Que d'amour et de miséricorde, mais aussi combien de reproches et de justice dans son regard ! Pierre pleura amèrement. Il sut demander pardon.

Acceptons-nous de croiser le regard du Christ ? **Je crois que le monde moderne détourne les yeux : il a peur. Il ne veut pas voir son image reflétée dans les yeux si doux de Jésus. Il s'enferme.** Mais s'il refuse de se laisser regarder, il finira comme Judas dans le désespoir. Tel est le sens de la crise contemporaine de la foi. Nous ne voulons pas regarder vers celui que nous avons crucifié. Aussi courrons-nous vers le suicide.

Qu'est-ce que croire ?

Nous devons nous interroger sur le sens de notre croyance, pour éviter de vivre à la périphérie de nous-mêmes, dans la superficialité, la routine ou l'indifférence. Si nous voulons tenter de balbutier quelque chose sur la foi, je dirais que, pour le chrétien, **la foi est une confiance totale et absolue de l'homme envers un Dieu personnellement rencontré**. Certains se proclament incroyants, athées ou agnostiques. Ces personnes sont profondément malheureuses. Elles ressemblent à des fleuves immenses qui n'auraient pas de sources pour alimenter leur vie. Elles ressemblent à des arbres qui, s'étant inexorablement coupés de leurs racines, se sont condamnés à mourir. Tôt ou tard, ils sèchent et meurent. Les hommes qui n'ont pas la foi sont comme des personnes qui n'ont ni père ni mère qui les engendrent et les renouvellent dans la perception de leur propre mystère...

Dans l'histoire de l'humanité, un homme, Abraham, a su opérer un retournement total en découvrant la foi comme une relation essentiellement personnelle avec un Dieu unique. Cette relation a été initiée par la confiance sans réserve en la parole de Dieu. Abraham entend une parole et un appel. Il obéit immédiatement. Il lui est demandé de façon impérative et radicale de quitter son pays, sa parenté et la maison de son père et de « partir pour le pays que je t'indiquerai » (Gn 12, 1). La foi est donc un « oui » à Dieu. Elle exige de l'homme qu'il quitte ses dieux, sa culture, toutes les assurances et les richesses humaines pour entrer dans le pays, la culture et la patrimoine de Dieu. La foi consiste à se laisser guider par Dieu. Il devient notre seule richesse, notre présent et notre avenir. Il devient notre force, notre soutien, notre sécurité, notre rocher inébranlable sur lequel nous pouvons nous appuyer. La foi implique et exige la fidélité... La foi est contagieuse. Si elle ne l'est pas, c'est qu'elle s'est affadie. La foi est comme le soleil : elle brille, éclaire, rayonne et réchauffe tout ce qui gravite autour d'elle... Au début Dieu prend l'initiative de toute chose mais l'homme doit répondre à cette initiative divine par la foi. La foi est toujours une réponse d'amour à une initiative d'amour et d'alliance.

La foi grandit dans une intense vie de prière et de silence contemplatif. Elle se nourrit et se consolide dans un face-à-face quotidien avec Dieu et dans une attitude d'adoration et de contemplation silencieuse. Elle acquiert sa croissance par une vie d'intériorité, d'adoration et de

prière. S'il est ardu et difficile de connaître Dieu et de nouer des relations personnelles et intimes avec lui, nous pouvons réellement le voir, l'entendre, le toucher, le contempler à travers sa parole et ses sacrements...

Aux yeux de beaucoup de nos contemporains, la foi était une lumière suffisante pour les sociétés anciennes mais pour les temps modernes, le temps de la science et de la technologie, elle est une lumière illusoire qui empêcherait l'homme de cultiver l'audace du savoir. Elle serait même un frein à sa liberté et maintiendrait l'homme dans l'ignorance et la peur.

A cette mentalité contemporaine, le pape François répond avec éclat : « La lumière de la foi possède un caractère singulier, étant capable d'éclairer toute l'existence de l'homme. Pour qu'une lumière soit aussi puissante, elle ne peut venir de nous-mêmes, elle doit venir d'une source plus originelle, elle doit venir en définitive de Dieu. La foi naît de la rencontre avec le Dieu vivant qui nous appelle et nous révèle son amour, un amour qui nous précède et sur lequel nous pouvons nous appuyer pour être solides et construire nos vies. Transformés par cet amour, nous recevons des yeux nouveaux, nous faisons l'expérience qu'avec lui se trouve une grande promesse de plénitude et le regard de l'avenir s'ouvre à nous. La foi que nous recevons de Dieu comme un don surnaturel apparaît comme une lumière sur la route qui oriente et éclaire notre marche dans le temps. »

Mais il faut souligner avec suffisamment d'insistance que la foi est inséparablement liée à la conversion ; elle est une rupture avec notre vie de péché, avec les idoles et tous « les veaux d'or » de notre propre fabrication pour revenir au Dieu vivant et vrai, au moyen d'une rencontre qui nous désarçonne et nous renverse totalement. La rencontre avec Dieu est terrifiante et pacificatrice en même temps...

Ainsi la foi de chacun s'insère dans celle de la communauté ecclésiale, dans le « nous » ecclésial. La lumière de la foi est une lumière incarnée qui procède de la vie lumineuse de Jésus. « *Et la lumière de Jésus brille, comme dans un miroir sur le visage des chrétiens et ainsi elle se répand et arrive jusqu'à nous pour que nous puissions, nous aussi, participer à cette vision et réfléchir sur les autres cette lumière comme dans la liturgie de Pâques, la lumière du cierge allume beaucoup d'autres cierges. La foi se transmet, pour ainsi dire, par contact de personnes à personnes, comme une flamme s'allume à une autre flamme. Les chrétiens, dans leur*

pauvreté, sèment une graine si féconde qu'elle devient un grand arbre et est capable de remplir le monde de fruits (lumen fidei n, 37)...

Dans l'histoire de l'Eglise, c'est le « petit reste » qui a sauvé la foi. Quelques croyants demeurés fidèles à Dieu et à son Alliance. Ils sont la souche qui va toujours renaître pour que l'arbre ne meurt pas. Si démunie soit-elle, elle subsistera toujours un petit troupeau, un modèle pour l'Eglise et le monde. **Les saints ont trouvé Dieu. Ces hommes et ces femmes ont trouvé l'essentiel. Ils sont la pierre angulaire de l'humanité.** La terre renaît et se renouvelle par les saints et leur attachement indéfectible à Dieu et aux hommes qu'ils veulent entraîner vers le salut éternel.

Aucun effort humain aussi talentueux ou généreux soit-il ne peut transformer une âme et lui donner la vie du Christ. Seules la grâce et la Croix de Jésus peuvent sauver et sanctifier les âmes et faire croître l'Eglise. Multiplier les efforts humains, croire que les méthodes et les stratégies ont par elles-mêmes une efficacité est et sera toujours une perte de temps. Le Christ seul peut donner sa vie aux âmes ; il la donne dans la mesure où lui-même vit en nous et s'est emparé de nous. Il en est ainsi chez les saints. Toute leur vie, toutes leurs actions, tous leurs désirs sont habités par Jésus. **La mesure de la valeur apostolique de l'apôtre réside uniquement dans sa sainteté et dans la densité de sa vie de prière.**

Nous voyons chaque jour une masse inouïe d'œuvres, de temps, d'efforts dépensés avec ardeur et générosité sans aucun résultat. Or toute l'histoire de l'Eglise montre qu'il suffit d'un saint pour transformer des milliers d'âmes. Observons par exemple le curé d'Ars ; sans rien faire d'autre que d'être saint et de passer des heures devant le tabernacle, il a attiré des foules de toutes les régions du monde dans un village inconnu. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, morte tuberculeuse quelques années passées dans un carmel de province, n'a rien fait d'autre que d'être sainte et d'aimer uniquement Jésus ; or elle a transformé des millions d'âmes. La préoccupation principale de tous les disciples de Jésus doit être la sanctification. La première place de leur vie doit être donnée à l'oraison, la contemplation silencieuse et à l'Eucharistie sans quoi tout le reste serait vaine agitation...

Les saints sont cachés aux yeux de leurs contemporains. Dans les monastères, combien de saints ne seront jamais connus du monde.

Je déplore que nombre de prêtres et d'évêques négligent leur mission essentielle qui est leur propre sanctification et l'annonce de l'Evangile de Jésus pour s'investir dans des questions sociopolitiques comme l'environnement, les migrations ou les sans-logis. C'est un engagement louable que de s'occuper de ces débats mais s'ils négligent l'évangélisation et leur propre sanctification, ils s'agitent en vain. L'Eglise n'est pas une démocratie où le plus grand nombre finit par emporter les décisions. L'Eglise est le peuple des saints...

Malgré les plus grands efforts missionnaires, l'Eglise n'a jamais dominé le monde. Car la mission de l'Eglise est une mission d'amour et l'amour ne domine pas. L'amour est là pour servir et pour mourir pour que les hommes aient la vie, et la vie en plénitude. Jean-Paul II disait ainsi avec raison que nous n'en sommes qu'au tout début de l'évangélisation...

Le livre de la Genèse raconte une scène mystérieuse : le combat physique entre Jacob et Dieu. Nous sommes impressionnés par Jacob qui ose empoigner Dieu. Le combat dure toute la nuit. Jacob paraît d'abord triompher mais son mystérieux adversaire le frappe à l'emboiture de la hanche et celle-ci se démet pendant qu'il lutte avec lui. Jacob portera pour toujours la blessure de cette lutte nocturne et deviendra désormais l'éponyme du peuple de Dieu : « On ne t'appellera plus Jacob mais Israël car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes et tu l'as emporté » (Gn, 32,29). Sans révéler son nom, Dieu bénit Jacob et lui donne un nom nouveau. Cette scène est devenue l'image du combat spirituel et de l'efficacité de la prière. La nuit, dans le silence et la solitude, nous luttons avec Dieu dans la prière. Les saints sont des hommes qui luttent avec Dieu toute la nuit jusqu'à l'aurore. Cette lutte nous grandit. Elle nous permet d'atteindre notre véritable stature d'hommes et d'enfants de Dieu...

Pour Joseph Ratzinger puis Benoît XVI, la crise de l'Eglise était essentiellement une crise de la foi.

Le 22 décembre 2011, dans un discours à la curie, Benoît XVI considéra que « le centre de la crise de l'Eglise en Europe est la perte de la foi. » Quand Joseph Ratzinger parle de « crise de la foi », il faut bien entendre qu'il ne s'agit pas d'un problème académique ou théologique au sens académique du terme. Il s'agit d'une « foi vive », une foi qui imprègne, qui transforme la vie...

Benoît XVI a parfaitement expliqué cette idée dans une catéchèse du 14 novembre 2012 : « L'homme séparé de Dieu est réduit à une seule dimension horizontale. Ce réductionnisme est justement l'une des causes fondamentales des totalitarismes qui ont eu des conséquences tragiques au siècle dernier ainsi que de la crise des valeurs que nous voyons actuellement. » En obscurcissant la référence à Dieu, on a aussi obscurci l'horizon éthique pour laisser place à un relativisme et à une conception ambiguë de la liberté qui au lieu d'être libératrice finit par lier l'homme à des idoles. Les tentations que Jésus a affrontées au désert avant sa mission publique représentent bien ces idoles qui séduisent l'homme, quand il ne va pas au-delà de lui-même. Si Dieu perd son caractère central, l'homme perd sa juste place, il ne trouve plus sa place dans le créé, dans les relations avec les autres. »

Je voudrais insister sur cette idée. Le fait de refuser à Dieu la possibilité de faire irruption dans tous les aspects de la vie humaine revient à condamner l'homme à la solitude. Il n'est plus qu'un individu isolé sans origine, ni destin. Il se retrouve condamné à errer dans le monde comme un barbare nomade sans savoir qu'il est fils et héritier d'un Père qui l'a créé par amour et l'appelle à partager son bonheur éternel. C'est une profonde erreur de croire que Dieu viendrait limiter et frustrer notre liberté. Au contraire, Dieu vient nous libérer de la solitude et donner sens à notre liberté. L'homme moderne s'est rendu lui-même prisonnier d'une raison si autonome qu'elle en est devenue solitaire et autiste. « *La révélation est irruption du Dieu, vivant et vrai, dans notre monde, elle nous libère des geôles de nos théories, dont les grilles veulent nous protéger contre l'irruption de Dieu dans notre vie. La misère de la philosophie, c'est-à-dire la misère dans laquelle la raison positive s'est précipitée, est devenue misère de notre foi. Celle-ci ne peut être libérée si la raison ne s'ouvre pas à la nouveauté. Si la porte de la connaissance métaphysique demeure fermée, si les frontières du savoir humain telles qu'elles sont fixées par Kant sont infranchissables, alors la foi ne peut que dépérir : le souffle lui manque* », écrivait Joseph Ratzinger dans la théologie « un état des lieux. » en février 1997.

Dans un discours à la Curie romaine, à l'occasion de la présentation des vœux en décembre 2005, le même cardinal Ratzinger déclarait « Mais en tout état de cause, on peut dire ceci. Si pour l'Eglise se tourner vers le monde signifiait, se *détourner de la Croix, cela la conduirait non pas*

à un renouveau mais à sa fin. Lorsque l'Eglise se tourne vers le monde, cela ne peut pas signifier qu'elle supprime le scandale de la Croix, mais uniquement qu'elle le rend de nouveau accessible dans toute sa nudité, en écartant les scandales secondaires qui se sont introduits pour le cacher et où malheureusement la folie de l'égoïsme humain recouvre bien souvent la folie de l'amour de Dieu donnant un faux scandale pour l'homme de tous les temps ; que le Dieu éternel se soucie de nous, les hommes, et nous connaisse, que celui qui est insaisissable se soit fait saisissable dans l'homme Jésus, que celui qui est immortel ait souffert la Croix, que la Résurrection et la vie éternelle nous soient promises à nous mortels, croire cela c'est une prétention irritante pour l'homme moderne. Ce scandale chrétien, le concile n'a pas pu et n'a pas voulu le supprimer mais nous devons ajouter : ce scandale primordial qui ne peut être supprimé sans en même temps supprimer le christianisme a été bien souvent dans l'histoire recouvert par le scandale secondaire de ceux qui prêchaient la foi. »...

De ce fait l'orientation de l'Eglise vers le monde ne peut pas signifier un éloignement de la Croix, une renonciation au scandale de la Croix. L'Eglise cherche sans cesse à se réformer, c'est-à-dire à supprimer de sa vie tous les scandales introduits par les hommes pécheurs. Cependant elle le fait pour mieux mettre en valeur le scandale premier et irremplaçable de la Croix, le scandale de Dieu allant au-devant de sa Croix par amour pour les hommes. Comment ne pas être attristé par l'avalanche des scandales qui arrivent aujourd'hui par des hommes d'Eglise ? Non seulement ils blessent le cœur des petits, mais plus gravement, ils recouvrent d'un voile noir la Croix glorieuse du Christ. Le péché des chrétiens empêche nos contemporains de se trouver face à la Croix. Oui, une vraie réforme est nécessaire dans l'Eglise, qui doit remettre la Croix au centre ! Nous n'avons pas à rendre l'Eglise acceptable selon les critères du monde. Nous avons à la purifier pour qu'elle présente au monde la Croix dans toute sa nudité.

La perte du sens de Dieu et la perte du sens de l'adoration et de l'absolu divin sont-elles liées ?

La perte du sens de Dieu est la matrice de toutes les crises. L'adoration est un acte d'amour, de vénération respectueuse, d'abandon filial et d'humilité devant la majesté et la sainteté terrifiantes de Dieu... Devant

Dieu, Isaïe tombe à genoux et se prosterne pour l'adorer et lui demander d'être purifié de son péché. En effet, comment pouvons-nous nous prosterner et adorer si nous sommes pleins de péchés ? Comment tenir devant la sainteté de Dieu si nous nous accrochons à notre péché ? **L'adoration est la marque le plus grande de la noblesse de l'homme.** Elle est une reconnaissance de la proximité bienveillante de Dieu et l'expression humaine de l'étonnante intimité de l'homme avec Dieu. L'homme se tient prostré, littéralement écrasé par l'amour immense que Dieu lui porte. Adorer, c'est se laisser brûler par l'amour divin. On est toujours à genoux devant l'amour. Le Père seul peut nous indiquer la manière d'adorer et de nous tenir devant l'amour...

Mais nous manquons d'adorateurs. Pour que le peuple de Dieu adore, il faut que les prêtres et les évêques soient les premiers adorateurs. Ils sont appelés à se tenir constamment devant Dieu ; Leur existence est destinée à devenir une prière incessante et permanente, une liturgie permanente. Ils sont les premiers de cordée. L'adoration est un acte personnel, un cœur à cœur avec Dieu que nous avons besoin d'apprendre... Centrés sur eux-mêmes et leurs activités, préoccupés des résultats humains de leur ministère, il n'est pas rare que des évêques et des prêtres négligent l'adoration. Ils ne trouvent pas de temps pour Dieu car ils ont perdu le sens de Dieu. Dieu n'a plus beaucoup de place dans leur vie. Pourtant le primat de Dieu devrait signifier la centralité de Dieu dans nos vies, nos actions et nos pensées. Si l'homme oublie Dieu, il finit par se célébrer lui-même. Il devient alors son propre dieu et se met en opposition ouverte contre Dieu. Il agit comme si le monde était son domaine propre et réservé, Dieu n'a plus rien à voir avec la création devenue propriété humaine dont il faut tirer profit.

Dans *Paradoxes*, Henri de Lubac avait considéré que « les hommes ont écarté en tout le surnaturel, c'est-à-dire en pratique tout le sacré. Ils ont relégué ce surnaturel dans quelque recoin éloigné où il ne pouvait demeurer que stérile. Ils l'ont exilé dans une province à part qu'ils nous ont volontiers abandonnée, le laissant peu à peu mourir sous notre garde et pendant ce temps, ils se mettaient à organiser le monde, ce monde pour eux seul vraiment réel, seul vivant, le monde des choses et des hommes, le monde de la nature et le monde des affaires, le monde de la culture et le monde de la cité. Ils l'exploraient ou ils le bâtissaient, en dehors de toute influence chrétienne. »

Pape François : *Un christianisme sans esprit* *est un moralisme sans joie*

*Dans la matinée du dimanche 9 juin,
le pape a célébré la messe sur le parvis
de la Basilique Saint-Pierre,
à l'occasion de la solennité de Pentecôte.
Au cours de la célébration,
il a prononcé l'homélie suivante :*

La Pentecôte arriva pour les disciples après cinquante jours incertains. D'une part Jésus était le Ressuscité; pleins de joie, ils l'avaient écouté, ils avaient aussi mangé avec lui. D'autre part, ils n'avaient pas encore surmonté les doutes et les peurs et ils demeuraient enfermés (cf. Jn 20, 19-26) avec peu de perspectives, incapables d'annoncer le vivant. Puis arrive l'Esprit Saint et les préoccupations disparaissent; maintenant les apôtres ne craignent plus même devant ce qui les arrête; ils étaient surtout préoccupés de sauver leur vie, maintenant ils n'ont plus peur de mourir; avant ils étaient enfermés dans le cénacle, maintenant ils annoncent à tous les peuples. Jusqu'à l'Annonciation de Jésus, ils attendaient le Règne de Dieu pour eux (cf. Act 1,6), maintenant ils sont impatients d'atteindre des confins inconnus. Avant, ils n'avaient presque jamais parlé en public et lorsqu'ils l'avaient fait, ils avaient souvent créé des problèmes, comme Pierre reniant Jésus; maintenant ils parlent avec parhésie à tous. **L'histoire des disciples qui semblait toucher à sa fin est donc renouvelée par la jeunesse de l'Esprit;** ces jeunes qui étaient en proie à l'incertitude, croyaient être arrivés, ont été transformés par une joie qui les a faits renaître. L'Esprit Saint a fait cela. L'Esprit n'est pas, comme cela pourrait sembler, une chose abstraite; c'est la personne la plus proche, la plus concrète, celle qui nous change la vie. Comment fait-il? Regardons les apôtres. L'Esprit ne leur a pas rendu les choses plus

faciles, il n'a pas fait de miracles spectaculaires, il n'a pas écarté les problèmes et les opposants, mais l'Esprit a apporté dans la vie des disciples une harmonie qui manquait, la sienne, parce qu'Il est harmonie.

Harmonie à l'intérieur de l'homme.

A l'intérieur, dans le cœur, les disciples avaient besoin d'être changés. Leur histoire nous dit que même voir le Ressuscité ne suffit pas si on ne l'accueille pas dans notre cœur. Il ne suffit pas de savoir que le Ressuscité est vivant, si on ne vit pas comme des ressuscités. Et c'est l'Esprit qui nous fait

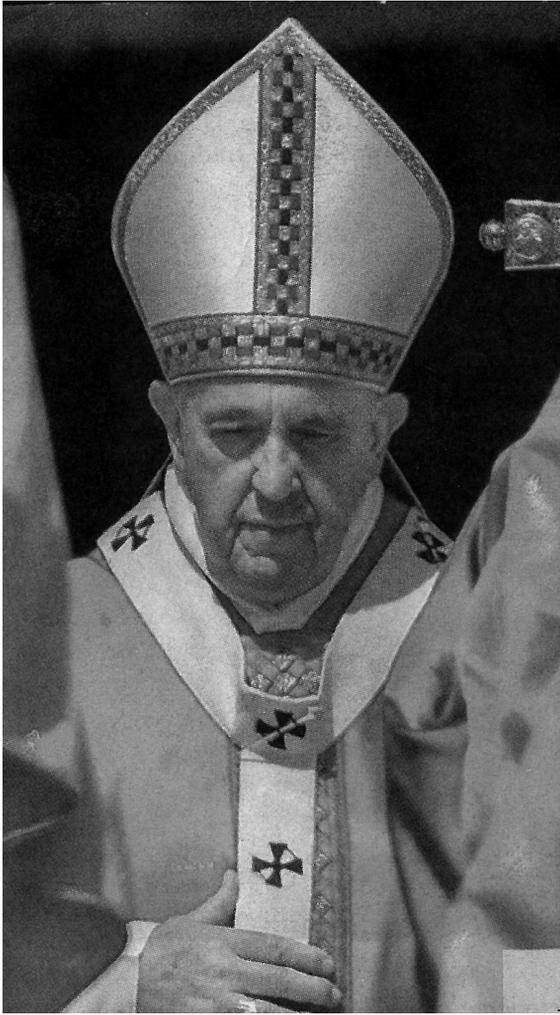
vivre et revivre Jésus en nous, qui nous ressuscite intérieurement. Pour cela, Jésus, rencontrant le siens, répète : « La paix soit avec vous ! » (Jn 20, 19,21) et il donne l'esprit. La Paix ne consiste pas à résoudre les problèmes de l'extérieur - Dieu n'enlève pas aux siens les tribulations et les persécutions - mais à recevoir l'Esprit Saint. C'est en cela que consiste la paix, cette paix donnée aux apôtres qui ne libère pas des problèmes mais dans les problèmes, est offerte à chacun de nous. C'est une paix qui rend le cœur semblable à la mer profonde qui est toujours tranquille, même lorsque, en superficie, les vagues s'agitent. C'est une harmonie si profonde qu'elle peut même transformer les persécutions en béatitudes. Combien de fois, au contraire, nous demeurons en superficie ! Au lieu de chercher l'Esprit, nous tentons de nous en sortir, pensant que tout ira mieux si tel malheur passe, si je ne vois plus telle personne, si telle situation s'améliore. Mais cela, c'est demeurer en superficie : passé un





problème, un autre arrivera et l'inquiétude reviendra. Ce n'est pas en prenant les distances de celui qui ne pense pas comme nous que nous serons sereins, ce n'est pas en résolvant les problèmes du moment que nous serons en paix. **Le tournant est la paix de Jésus, l'harmonie de l'Esprit.**

Aujourd'hui, dans la hâte que notre temps nous impose, il semble que l'harmonie soit mise de côté; tiraillés de mille parts, nous risquons d'exploser, sollicités par une nervosité continuelle qui nous fait réagir négativement à tout. Et on cherche la solution rapide, une pilule après l'autre pour aller de l'avant, une émotion après l'autre pour se sentir vivants. Mais nous avons surtout besoin de l'Esprit, c'est lui qui met de l'ordre dans la frénésie. Il est paix dans *l'inquiétude*, *confiance* dans le *découragement*, *joie* dans la *tristesse*, *jeunesse* dans la *vieillesse*, courage dans



l'épreuve. C'est Celui qui, entre les courants tempétueux de la vie, fixe l'ancre de l'espérance. C'est l'Esprit qui, comme le dit aujourd'hui saint Paul, nous interdit de retomber dans la peur parce qu'il nous fait sentir enfants aimés (cf Rm 8,15). C'est le Consolateur qui nous transmet la tendresse de Dieu. Sans l'Esprit, la vie chrétienne s'effiloche, elle est privée de l'amour qui unit tout. Sans l'Esprit, Jésus demeure un personnage du passé, avec l'Esprit il est une personne vivante aujourd'hui; sans l'Esprit l'Ecriture est lettre morte, avec l'Esprit elle est parole de vie. **Un christianisme sans Esprit est un moralisme sans joie. Avec l'Esprit il est vie.**

L'Esprit Saint n'apporte pas seulement **l'harmonie au-dedans mais aussi au dehors, entre les hommes.** Il nous fait Eglise, il assemble

des parties différentes en un unique édifice harmonieux. Saint Paul l'explique bien, lui qui, en parlant de l'Eglise, répète souvent une parole, « variés ». Les dons de la grâce sont variés, les services sont variés, les activités sont variées (1 Co 12 , 4-6). Nous sommes différents dans la variété des qualités et des dons. L'Esprit les distribue avec fantaisie sans aplatir, sans homologuer. Et à partir de cette diversité, il construit l'unité. Il fait ainsi depuis la création parce qu'il est spécialiste dans la création des diversités, des richesses, chacun la sienne, différente. C'est lui le créateur de cette diversité et en même temps, il est Celui qui harmonise,

qui donne l'harmonie et donne unité à la diversité. Lui seul peut faire ces deux choses.

Aujourd'hui dans le monde, les discordances sont devenues de véritables divisions. Il y a celui qui a trop et il y a celui qui n'a rien, il y a celui qui cherche à vivre cent ans et celui qui ne peut pas naître. A l'ère des ordinateurs, on reste à distance, plus social mais moins sociaux. Nous avons besoin de l'esprit d'unité qui nous régénère comme Eglise, comme peuple de Dieu et comme humanité entière. Qui nous régénère. Il y a toujours la tentation de construire des « nids », de se réunir autour de son propre groupe, de ses propres préférences, le semblable avec le semblable, allergiques à tout contamination. Et du nid à la secte, il n'y a qu'un pas, même dans l'Eglise. Que de fois on définit sa propre identité contre quelqu'un ou contre quelque chose ! L'Esprit, au contraire, relie les distances, unit ceux qui se sont éloignés, ramène les égalités. **Il fusionne des tonalités différentes, en une unique harmonie**, parce qu'il voit tout d'abord le bien, il regarde l'homme avant ses erreurs, les personnes avant leurs actions. L'Esprit modèle l'Eglise, modèle le monde comme des lieux de fils et de frères. Fils et frères : des substantifs qui viennent avant toute autre adjectif. C'est la mode aussi d'adjectiver, malheureusement, d'insulter aussi. Nous pouvons dire que nous vivons une culture de l'adjectif qui oublie le substantif des choses et aussi dans une culture de l'insulte, qui est la première réponse à une opinion que je ne partage pas. Puis nous nous rendons compte que cela fait mal à celui qui est insulté mais aussi à celui qui insulte. En rendant le mal pour le mal, en passant de victime à bourreau, on ne vit pas bien. Celui qui vit selon l'Esprit au contraire apporte la paix là où il y a la discorde, la concorde là où il y a le conflit. Les hommes spirituels rendent le bien pour le mal et répondent à l'arrogance par la douceur, à la méchanceté par la bonté, au vacarme par le silence, aux bavardages par la prière, au défaitisme par le sourire.

Pour être spirituels, pour goûter l'harmonie de l'Esprit, il faut mettre son regard devant le nôtre. Alors les choses changent : avec l'Esprit, l'Eglise est le peuple saint de Dieu, la mission, la contagion de la joie non pas le prosélytisme, les autres, des frères et des sœurs aimés du même père. Mais sans l'Esprit, l'Eglise est une organisation, la mission, une propagande, la communion, un effort. Et de nombreuses Eglises font des actions programmatiques en ce sens comme des plans pastoraux, des dis-

cussions sur toutes choses. Il semble que cette route soit pour nous unir, mais celle-ci n'est pas la route de l'Esprit, c'est la route de la division. L'Esprit est le besoin premier et ultime de l'Eglise (cf. Saint Paul VI audience générale, 29 novembre 1972). « Il vient là où il est aimé, là où il est invité, là où il est attendu » (Saint Bonaventure sermon pour le IV^{ème} dimanche après Pâques)

Frères et sœurs, **prions le chaque jour. Esprit Saint, Harmonie de Dieu**, Toi qui transformes la peur en confiance et la fermeture en don, viens en nous. Donne-nous la joie de la Résurrection, l'éternelle jeunesse du cœur. Esprit Saint, notre harmonie, Toi qui fais de nous un seul corps, remplis l'Eglise et le monde de ta paix. Esprit Saint, rends-nous artisans de concorde, semeurs de biens, apôtres d'espérance.

Secrétariat Notre-Dame de France

11, rue des Ursulines – BP 227 – 93523 Saint-Denis CEDEX 1

CCP 3950362 M – La Source – Internet : www.notre-dame-de-france.com
e-mail : information@notre-dame-de-france.com

Éditeur : librairie Téqui 6, rue Pierre Lemonnier BP 56191 53960 Bonchamp-lès-Laval
Internet : www.editionstequi.com

JOURNAL DE LA CONFRÉRIE

NOTRE-DAME DE FRANCE – N° 116

Directeur de Publication : Françoise Fricoteaux

Revue trimestrielle – ISSN 1168-8955 – CP 73 382

Siège social : 14, Hameau de Crecy – 60430 Saint-Sulpice

Chapelain : Père Jacquesson

Abonnement annuel : 10 € – Cotisation Confrérie : 10 €

Membre bienfaiteur : 15 € – Prix du numéro à l'abonnement : 2,5 €

SOMMAIRE

- | | |
|----------------------------|--|
| 1 – Éditorial | 28 – Notre-Dame de Sion |
| 3 – Ave Maria | 35 – Cardinal Robert Sarah : La crise de la foi |
| 6 – La vie de la Confrérie | 43 – Pape François : Un christianisme sans esprit est un moralisme sans joie |
| 8 – Sainte Zélie Martin | |